

laissé aller et venir dans le pays, et sa fidélité ne s'est jamais démentie.

—Bien des gens croient que les nègres n'ont pas de religion, dit Haley, mais je ne suis point du nombre. Dans le dernier lot de noirs que j'achetai à la Nouvelle-Orléans, il se trouvait un garçon d'une douceur angélique et d'une piété vraiment attendrissante. Il me rapporta une bonne somme ; je l'achetai à un propriétaire qui était obligé de s'en défaire, et je gagnai sur lui six cents dollars. Certes, la religion est précieuse chez un nègre, lorsqu'elle est réelle et qu'on ne saurait s'y méprendre.

—Sous ce rapport, Tom est ce qu'il vous faut, répliqua Shelby ; je l'ai envoyé seul à Cincinnati, en le chargeant de toucher pour moi cinq cents dollars. Tom, lui ai-je dit, j'ai confiance en vous, parce que je sais que vous êtes un chrétien, incapable de me tromper. Tom est revenu, comme je m'y attendais. Des misérables lui avaient conseillé de s'enfuir au Canada ; il a répondu : Mon maître a eu confiance en moi, il faut que je la justifie. On m'a raconté tout cela. J'avoue que je suis fâché de me séparer de Tom, et si vous avez de la conscience, Haley, vous vous contenterez de lui comme équivalent de ce que je vous dois.

—J'ai autant de conscience qu'un homme d'affaires peut en avoir, dit le marchand d'esclaves d'un ton enjoué ; je suis prêt à écouter la raison pour obliger mes amis ; mais vous en usez trop rigoureusement avec moi.

Et le marchand, après avoir poussé un soupir, se versa encore un verre d'eau-de-vie.

—Eh bien, Haley, quelles sont vos dernières conditions ? dit M. Shelby après un moment de pénible silence.

—N'avez-vous pas un garçon ou une fille à me donner avec Tom ?

—Hom ! je n'ai rien de disponible à vous parler franchement, c'est la nécessité qui me force à vendre ; je n'aime pas à me séparer de mes esclaves : voilà la vérité !

En ce moment la porte s'ouvrit, et un enfant quarteron de quatre à cinq ans entra dans la salle à manger. Son extérieur était remarquable ; ses cheveux noirs, fins comme de la bourre de soie, encadraient de leurs boucles lustrées sa figure ronde et potelée ; ses grands yeux noirs, pleins de douceur et de feu, étincelaient sous ses longs cils et erraient avec curiosité dans l'appartement ; une robe de tartan jaune et rouge, taillée avec soin et bien ajustée, faisait ressortir le caractère original de sa beauté ; son air d'assurance comique, mêlé de réserve et de simplicité, prouvait qu'il était en faveur auprès de son maître, et qu'il avait l'habitude d'en être un peu gâté.

—Holà, Henri ! ramassez cela, dit M. Shelby en lui jetant une grappe de raisin.

L'enfant bondit de toute sa force pour saisir sa proie, et son maître se mit à rire.

—Venez ici, Henri, lui dit-il.

L'enfant s'approcha ; M. Shelby passa les mains sur sa tête bouclée, et lui donna de légères tapes sur le menton.

—Maintenant, reprit-il, montrez à ce gentleman que vous savez danser et chanter.

L'enfant entonna d'une voix pure et sonore une de ces chansons grotesques et sauvages qui ont cours parmi les nègres ; il remuait en même temps les mains, les pieds et tout le corps de la manière la plus divertissante et en observant parfaitement la mesure.

—Bravo ! s'écria Haley en lui jetant un quartier d'orange.

—A présent, reprit M. Shelby, marchez comme le vieux père Cudjoe quand il a ses rhumatismes.